



**Méditation sur les mystères de la création à travers
*le cimetière marin de Valéry et Rubaiyat de Khayyâm***

Mohammad Reza MOHSENI,
Maître Assistant à l'université Azad islamique,
Arak branche, Iran
E-mail: mr-mohseni@iau-arak.ac.ir

Mahboubeh FAHIMKALAM,
Maître Assistant à l'université Azad islamique,
Arak branche, Iran
E-mail: m-fahimkalam@iau-arak.ac.ir

Introduction

Paul Valéry, poète symboliste de la première moitié du 20^e siècle, est l'héritier de Verlaine, Rimbaud et Mallarmé - pionniers de ladite école littéraire sus-indiquée -. Pour ces intellectuels, le monde n'est qu'un ensemble de symboles et la mission du poète consiste à les décrypter.

Khayyâm, savant Perse des 11 – 12^e siècles manifeste sa stupeur devant les pouvoirs ésotériques de l'univers et le mythe de la création. Pour échapper aux angoisses engendrées par ces réalités, il invite l'homme à goûter sans attendre aux plaisirs du monde matériel, rejoignant ainsi les poètes symbolistes.

La notion de la mort constitue le thème essentiel abordé par ces deux poètes. À travers « le Cimetière Marin » Valéry a essayé de présenter une cristallisation naturelle de la fin de la vie humaine. Le cimetière Sète, situé tout près de sa ville natale et surplombant la mer, lui fournit un bon prétexte pour composer ce poème, qui est une réflexion sur la mort et l'anéantissement du corps humain.

Le Cimetière Marin prend ses origines dans les milieux symbolistes ; la nature, renfermant les trésors cachés et symbole des merveilles de la Création chez les poètes comme Valéry, attire bien son attention.



Tout comme Valéry, Khayyâm est un écrivain-philosophe et un penseur rationaliste qui regarde le monde d'un œil objectif et de ce fait, jette un regard plein de sagesse sur l'énigme de la Création. Bien que l'orientation générale des Rubaiyat soit dirigée vers les plaisirs terrestres, l'accent est mis également sur le caractère éphémère de l'existence et l'imminence de la mort :

Dès l'aube, à la taverne une voix me convie,
Disant : « folle nature au plaisir asservie,
Lève-toi, remplissons notre coupe de vin
Avant qu'on ait rempli la coupe de la vie ! » (Khayyâm, p : 114)

La fugacité du temps, la précarité de l'existence, la certitude et les nombreuses questions sans réponse liées à la mort sont autant de thèmes qui inondent la poésie de Valéry et de Khayyâm. Notre présente contribution s'attèlera à montrer les points de convergences et de divergences des procédés utilisés par les deux poètes pour élucider ces phénomènes traumatisants puis leurs attitudes respectives devant la finitude tragique de la vie humaine.

En effet, pourquoi Valéry et Khayyâm redoutent-ils la mort ? Est-ce par pessimisme, à l'étroitesse de leur esprit ou le fruit des facteurs ontologiques ? Pour répondre à toutes ces questions, nous allons d'abord montrer comment le monde imaginaire de Valéry et de Khayyâm, imprégné de symboles et d'allégories poétiques, donne une occasion pour réfléchir sur la Création, en présentant une image objective de la mort, pour ensuite aborder leur réflexion philosophique avant d'en arriver à la convergence et à la divergence sus-mentionnées.

LE DEBAT

1- Le monde mythique de Valéry et de Khayyâm

En s'appuyant sur sa connaissance, elle-même fondée selon les règles de la sagesse, l'homme a tenté, tout au long de l'histoire, de fournir des réponses à certaines questions. Mais la plupart du temps, les choses outrepassaient ses connaissances. Alors en s'appuyant sur les mythes et les légendes, il a essayé de rendre compréhensibles les observations restant en dehors de ses connaissances afin de triompher des angoisses dues à l'incapacité de les surpasser ou en fournissant une explication quelconque, rendre ses réalités plus saisissables. Ce faisant les



mythes occupent une place très importante par rapport aux légendes ou les histoires que les hommes se sont racontées et qui constituaient des besoins essentiels pour les humains.

En fait, sur le plan littéraire et l'art, la plupart des mythes étaient l'objet d'inspiration pour les ouvrages littéraires et artistiques, tout en étant à l'origine des créativité humaines: « Les convergences entre mythe et littérature trouvent leur parfait accomplissement ou leur aboutissement logique dans la construction, à travers les textes littéraires de mythes dans lesquels la littérature se met elle-même en question. Ces mythes interrogent les raisons, les modalités ou les finalités de l'activité créatrice, ils construisent des réponses à ces interrogations » (Haut-Brichard, 67).

Le thème de la mort et la réflexion sur l'ordre de la Création constituent, entre autres, les principales préoccupations des hommes. Ils avaient influencé les poètes et les artistes. La mort est le plus ancien double de l'homme tout au long de l'histoire. C'est pour cela que l'esprit imaginaire et mystificateur de l'humain a souvent cherché d'en fournir une image ou une définition quelconque, dans l'espoir de la rapprocher de son imagination et de son intelligence.

Les points de vue de ces deux poètes à propos de la mort présentent cette caractéristique. Ils essayent, grâce à des allégories et des images souvent inspirées des manifestations et des forces naturelles, de présenter une image de la mort et de l'ordre de l'existence tout en gardant un regard teinté de mythologie.

Le poème de Valéry débute avec une image allégorique - ce toit tranquille - d'une nature marine :

Ce toit tranquille, où marchent des colombes,
Entre les pins palpites, entre les tombes (Valéry, 147)

Les petites barques des pêcheurs, dotées des voiles blanches, apparaissent comme des colombes marchant sur les vagues ; or dès le début du poème, Valéry en utilisant le mot « les tombes » symbolisant la mort, et en l'associant aux éléments existants dans la nature : la mer, les pins et le midi-juste, incarnation du soleil au milieu de la journée, crée ainsi une atmosphère effroyable dans le poème. En fait l'imagination poétique de Valéry associe la gloire et la



tranquillité régnant dans la nature à la réalité inévitable de la mort, sans vouloir éluder les beautés de la vie et le pouvoir de la mort. Il continue en ces termes :

La mer, la mer, toujours recommencée
O récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux! (Valéry, 147)

La mer constitue, d'une part, un symbole naturel qui meurt sans cesse et ravive aux yeux du poète. D'autre part, le poète en contemplant la nature voit dans la mer un bienfait de la part du Seigneur pour la vie de l'homme. D'ailleurs en se servant de l'expression « le calme des dieux » qui incarne la présence de Neptune, dieu de la mer, Valéry fait son entrée dans le monde mythique, tout en offrant un aspect légendaire à sa poésie.

De son côté, Khayyâm, en se servant des éléments productifs de la nature - un nuage et l'herbe - parle de l'amertume de la fin de vie humaine, et du vin rouge qui le délivre des calvaires de l'existence.

Vois ! de nouveau sur l'herbe un nuage est en pleurs.
Pour vivre il faut du vin aux charmantes couleurs.
C'est nous qui contemplons aujourd'hui ces verdure ;
Ah ! Qui contempera sur nos tombes les fleurs ? (Khayyâm, 239)

Khayyâm se penche ensuite sur la structure de l'univers, passant outre les mystères de la Création. Il s'appuie aussi sur les forces de son imagination et sa réflexion créatrice de mythes ; ainsi il tente, par tous les moyens, d'exprimer aussi bien sa stupeur que sa faiblesse pour déchiffrer l'énigme de l'existence et de la mort.

Le monde mythique de Valéry s'exprime de la sorte dans la deuxième strophe :

Quel pur travail de fins éclairs consume
Maint diamant d'imperceptible écume,
Et quelle paix semble se concevoir! (Valéry, 148)

A travers ces allégories impénétrables, l'auteur essaie de donner un sens à l'univers et définir les phénomènes ou les forces surprenantes qui l'entourent : « de fins éclairs » est une allégorie du temps cruel qui taille petit à petit le corps en diamant, un homme qui n'est qu'une



« écume » invisible et insignifiante sur terre, bien que son anéantissement blesse le poète dans son amour-propre.

La métaphore « cruche » est, à plusieurs reprises, employée par Khayyâm comme symbole de l'anéantissement de l'homme; en fait la cruche n'est qu'une image défigurée du corps sans vie de l'homme, démontrant ainsi son anéantissement sur terre et l'injustice dont il fait l'objet :

Comme moi cette cruche un jour fut un amant.
Esclave des cheveux de quelque être charmant.
Et l'anse que tu vois à son col attaché.
Fut un bras qui serrait un beau cou tendrement. (Khayyâm, 256)

Le dernier quatrain aborde implicitement le mythe de la création, le statut de Créateur et de la créature. Il dévoile également l'ignorance du poète face à la philosophie de l'existence : « c'est par le biais de l'évolution ainsi que la conversion successives des formes autrement dit la métamorphose matérielle que Khayyâm tente de représenter la mort en parlant de la cruche, la terre et la végétation sortie de la terre. C'est avec un grand regret qu'il décrit la tournée incessante des particules de la vie à la mort, et de la mort à la vie » (Etemâd, 48).

La troisième strophe dans le poème de Valéry, ne fait que reprendre les précédentes :

Stable trésor, temple simple à Minerve,
...
O mon silence! . . . Édifice dans l'âme,
Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit! (Valéry, 148)

Minerve, dieu de connaissance et du savoir, est un précieux trésor durable aux yeux d'un poète rationaliste qu'est Valéry ; pour qu'il puisse pencher, sous forme d'un profond silence poétique, sur les mystères et les merveilles de la nature.

Mais il prend ses distances des étendues mythiques à partir de la cinquième strophe et sa poésie fait le portrait du monde terrestre. C'est pour cette raison qu'il parle en termes explicites de ses angoisses et ses préoccupations :

Je hume ici ma future fumée,
Et le ciel chante à l'âme consumée
Le changement des rives en rumeur. (Valéry, 148)



De son côté Khayyâm dévoile dans le cadre du quatrain suivant son embarras devant la destinée humaine et l'anéantissement de la grandeur humaine ; son amertume est d'autant plus grande qu'il met en doute l'immortalité de l'âme :

L'Univers n'est qu'un point perdu dans nos alarmes ;
L'Oxus n'est qu'une trace infime de nos larmes ;
L'Enfer n'est qu'une étincelle auprès de nos ennuis ;
L'Eden qu'un court moment de nos jours pleins de charmes (Khayyâm, 206)

Dans la sixième strophe, Valéry prend constamment le Ciel à témoin, celui qui est au-dessus de la tête et qui est témoin oculaire de notre manière de vivre et de voir la mort :

Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change!

Valéry a mis à nu ses tendances narcissiques dans le cadre de septième et huitième strophes. Cette attitude se manifeste également dans la plupart des recueils poétiques de Valéry, comme par exemple dans « La jeune Parque » et « les charmes ». Ces prises de position prennent leur origine dans le désir du poète de raconter ses intentions intimes et ses embarras devant les désillusions qui aboutissent enfin au « moi » du poète :

L'âme exposée aux torches du solstice,
Je te soutiens, admirable justice
Regarde-toi! . . . Mais rendre la lumière
Suppose d'ombre une morne moitié. (Valéry, 148)

« A la réalité objective ou prétendue telle du naturalisme, à l'impassibilité parnassienne, le symbolisme a substitué, avec la caution de Schopenhauer, un univers égocentrique : si le monde est ma représentation, l'univers extérieur ne fait que renvoyer au moi son image » (Marchal, 107)

Par contre Khayyâm n'est nullement imprégné par des attitudes d'auto-admiration. Pour lui l'humilité, la souffrance et l'oubli de soi constituent l'unique voie de la survie humaine :

Chers amis, convenez d'un rendez- vous, exprès.
Une fois réunis, tâchez d'être bien gais.
Et lorsque l'échanson remplira votre coupe,
Buvez en souvenir du pauvre que j'étais ! (Khayyâm, 178)

Contrairement à Valéry qui n'a pour interlocuteur que lui-même, n'ayant aucun lien avec les autres, Khayyâm entretient un lien sans cesse avec l'autrui et tente par tous les moyens de partager ses



expériences, son savoir ainsi que ses acquisitions sous forme des raisonnements philosophiques, de réflexions profondes et pleines de sagesses avec les autres.

Dans les méandres de ses poèmes, Valéry juge son esprit digne de tous les bienfaits. Il tente de l'épargner des fléaux de l'existence et se voit en même temps aux prises avec les ingratitude et les cruautés du temps, qui méprise la grandeur de l'âme du poète, tout en ignorant ses tendances narcissiques. Ce qui a pour corollaire la solitude du poète :

O pour moi seul, à moi seul, en moi-même,
Après d'un cœur, aux sources du poème,
Entre le vide et l'événement pur,
J'attends l'écho de ma grandeur interne (Valéry, p : 149)

Bien que les poètes détiennent un droit de regard poétique sur tout ce qui nous entoure, aucun signe de lyrisme ni de chant voluptueux n'est visible dans ce poème de Valéry. Les obsessions de celui-ci concernant la mort n'ont aucun trait de ressemblance avec les désillusions passionnelles ou sociales. Cependant, lesdites désillusions ont leur origine dans les réflexions philosophiques et nostalgiques sur la réalité inéluctable qu'est la mort.



2. Approches philosophiques et ontologiques dans les poèmes de Valéry et de Khayyâm

Tout au long de l'histoire, il existait des approches et des réactions déférentes sur le phénomène de la mort, lesquelles se résument de manière suivantes : des religions révélées s'y offraient pour la plupart un regard mystique et admirateur, alors que certains philosophes épicuristes, à l'instar d'Épicure, un regard plutôt effroyable. Tout en faisant l'éloge des jouissances ainsi que des plaisirs de la vie, ces derniers avaient essayé d'oublier la mort.

Valéry et Khayyâm avaient chacun une vision différente de la mort. Ils se sont servis de la littérature, notamment une poésie riche en allégories et métaphores pour en créer une image.

Khayyâm avait présenté ses réflexions philosophiques aussi bien dans ses poèmes que dans le cadre de ses ouvrages scientifiques ; à titre d'exemple, son « Essai sur Algèbre » à propos des mathématiques par exemple (Dashti, 89).

Contrairement à ses contemporains, on peut affirmer qu'il se servait de la poésie comme un outil pour exprimer ses réflexions philosophiques :

« Ses contemporains ne le prenaient pas comme un poète : il ne ressemblait ni à Onsoni, auteur des odes, ni à Farrokhi, un panégyriste, ou Ferdowsi, poète épique ...or il faut le considérer comme un poète renommé mettant ses poèmes au service de ses réflexions philosophiques » (Dashti, 177).

A travers le « Cimetière Marin » Valéry adopte une approche philosophique et en principe ontologique: « Valéry s'est moins attaché à pratiquer la philosophie qu'à la penser dans un double mouvement de contestation de ce qu'elle est, et de recherche de ce qu'elle pourrait puis sans doute devrait être » (Jarrety, 391).

Comme Khayyâm, il juge inutile et vaine toute recherche au sein des phénomènes et les mystères de la Création. C'est pour cela qu'il lance un vrai défi à tous ceux qui cherchent, en étudiant la nature, à déchiffrer les mystères de l'existence :

Sur mes yeux clos, secrets éblouissants,
Quel corps me traîne à sa fin paresseuse,

Pour jeter ensuite un regard au Cimetière Sète et renouer le dialogue avec ses défunts ancêtres :



Quel front l'attire à cette terre osseuse?
Une étincelle y pense à mes absents. (Valéry, 149)

Cette étincelle pourrait servir de métaphore pour un déchiffrement des mystères de l'existence. Le poète se croit impuissant devant les mystères de la Création. Toutefois, lorsqu'il n'arrive pas à comprendre l'essence de l'existence, voilà ce qu'il en déduit :

Ici venu, l'avenir est paresse.

Le futur, c'est la vie dans l'Au-delà. A y croire selon Valéry, cette vie est absurde et illusoire. Elle est un signe de paresse. En fait lorsque le poète se croit impuissant devant le sens de l'existence, il adopte la voie la plus facile, autrement dit il le dénie. Malgré son refus de croire en un au-delà, il chante la gloire de Dieu sous forme d'une étonnante métaphore :

Tête complète et parfait diadème,
Je suis en toi le secret changement (Valéry, p : 149)

Ensuite, en tant qu'être humain, livré aux inconnus de l'univers, il reconnaît les embarras de son esprit devant un univers insaisissable et sous cette forme morphologique aux prises avec des incertitudes, il se croit un être difforme :

Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
Sont le défaut de ton grand diamant! (Valéry, p : 150)

La fréquence du pronom de la première personne du singulier « je » tout au long de « Cimetière Marin » démasque d'un côté les tendances narcissiques de Valéry et de l'autre un regard philosophique particulier qu'on dénomme souvent : une approche phénoménologique - analysable dans la continuité des réflexions ontologiques du poète. L'attitude existentialiste, contrecarrant l'idée de la mort, va de paire avec un savoir phénoménologique.

En adoptant une attitude agnostique, Khayyâm juge infructueuse toute réflexion sur le sens de l'existence et le déchiffrement des mystères de la Création. Ses approches fatalistes et ses attitudes pro nihilistes, à côté de sa réflexion sur la mort et l'anéantissement de l'humain le met dans un embarras constant chaque fois qu'il se penche sur la réalité de la Création.



Bien qu'inculpé d'impie par certains, Khayyâm a chanté la gloire divine dans la plupart de ses traités scientifiques y compris dans celle de « Fi-Alvodjod » (être). Alors, ses interrogations philosophiques n'avaient nullement une portée athéiste, mais elles prenaient leur origine de son refus de fatalisme, très en vogue à l'époque. On peut peut-être considérer ses attitudes audacieuses à mi-chemin entre le déterminisme et le refus.

« Khayyâm avait offert une solution intermédiaire, entre le déterminisme, à savoir les principes de croyance et une sensibilité métaphysique d'un côté, et la religion de l'autre ; il a dépassé les limites de la religion et de la sagesse ; la première est basée sur le crédo, incertain en principe, et la seconde n'est qu'une intuition. Les deux symbolisant un vain effort en vue de déchiffrer le mystère de la Création ; un mystère impossible à décrypter, il faut faire avec en l'affectionnant » (Amin Razavi, p : 127).

Plus l'auteur de « Cimetière Marin » s'approche vers la fin, plus sa verve poétique devient expressive et mordante à la fois, sa colère redouble de force en raison de la fin tragique de l'existence :

Les cris aigus des filles chatouillées,
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,
Le sein charmant qui joue avec le feu,
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,
Les derniers dons, les doigts qui les défendent,
Tout va sous terre et rentre dans le jeu! (Valéry, p : 150)

Le poète juge passagère la grandeur et la beauté humaine. Il semblerait qu'il cherche une sorte d'immortalité. D'après -lui, tout ce qui est passager et fugace démerite notre attachement.

Cependant, il chante des louanges à l'adresse du Créateur, mais cela n'empêche qu'il ne mette pas en doute la vie après la mort, comme il l'affirme :

Et vous, grande âme, espérez-vous un songe
Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge
Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici?
Chanterez-vous quand serez vaporeuse?



Allez! Tout fuit! Ma présence est poreuse,
La sainte impatience meurt aussi! (Valéry, p : 150)

De son côté Khayyâm dit aussi :

Nous sommes des jouets entre les mains du Ciel
Qui nous déplace comme il veut : c'est notre maître.
Au jeu d'échec, nous sommes des pions éternels
Qui tombe tin à tin tout au fond du non-être. (Khayyâm, p : 22)

A travers ce quatrain, le poète persan porte un regard objectiviste et riche en sagesse sur ce qui l'entoure et n'accorde aucune légitimité au monde imaginaire. Il juge instable et indigne d'intérêt tout ce qu'on croit appartenir à l'Au-delà.

Il en est de même pour ce qui est de la vision du monde de Khayyâm qui considère que l'existence se limite à la vie sur terre sans aucune allusion à l'Au-delà : « Un débat infini oppose donc, comme deux absolus, la pensée de la mort et la mort de l'être pensant. La même ambiguïté se retrouverait dans toutes les manières que nous avons de protester contre le scandale de l'au-delà » (Jankélévitch, p. 430).

L'impression d'une vie courte et passagère ainsi que les choses que l'on perd entraîne un sentiment de regret. Ce faisant, l'homme redouble de force pour tirer profit des beautés et des plaisirs que ces instants fugitifs lui procurent.

Alors que Valéry parle d'un ton déplorable de la disparition et de l'enterrement de « sein charmant », sa bien-aimée, Khayyâm lui emboîte le pas en disant :

Vois l'herbe dont le bord du ruisseau s'agrémente.
On dirait le duvet d'une lèvre charmante.
Ne pose pas tes pieds sur l'herbe avec dédain,
Par la le sol était un visage d'amante. (Khayyâm, p : 122)

La réflexion philosophique et intelligible de ce duo sur la mort offre une expression de sagesse à leurs poèmes. Cette attitude traduit un effort de leur part pour déchiffrer les mystères de l'existence sans refléter pour autant leur vision absurde teintée d'athéisme: « Entre la résignation a priori et la résignation a posteriori, le rapport est le même qu'entre un scepticisme systématique et un doute instruit par les échecs et les déceptions » (Jankélévitch, p. 172).



A partir de ces dernières strophes, Valéry, à l'exemple de Khayyâm, attire notre attention sur les beautés de la vie afin de profiter de chaque instant. Il nous invite à décrypter sa grandeur et sa majesté tout en goûtant à ses joies, ses jouissances, ses émotions et sa vivacité. Il nous déconseille de nous creuser la tête pour saisir les secrets de la Création :

Non, non! . . . Debout! Dans l'ère successive!
Brisez, mon corps, cette forme pensive!
Buvez, mon sein, la naissance du vent!
Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme . . . O puissance salée!
Courons à l'onde en rejaillir vivant. (Valéry, p : 150)

Enfin, nous allons clore le débat par un quatrain de Khayyâm, qui n'est qu'une chanson à la gloire de la Création, qui nous exhorte à profiter des instants de la vie :

Les roses et le pré réjouissent la terre.
Profite de l'instant : le temps n'est que poussière.
Bois du vin et cueille des roses, échanton,
Car déjà, sous tes yeux, roses et -pré s'altèrent (Khayyâm, 200)

Conclusion

Le recours à l'univers mythique a fourni une occasion favorable à Valéry et à Khayyâm afin d'exprimer, sous forme des figures poétiques, leur vision de la mort, leurs impressions imaginatives et philosophiques et leur vision ontologique concernant cette question préoccupante de la vie humaine.

Les visions ontologiques et épistémologiques de ces deux poètes n'étant pas fondées sur des bases solides, alors tout débat touchant les sujets inaccessibles au bon sens les met dans un énorme embarras ; face à la mort. Ils adoptent une attitude agnostique et juge infructueuse toute réflexion pour déchiffrer les mystères de la Création. Tout comme Valéry, Khayyâm est déçu de voir évanouir tous ses espoirs avec la mort ; c'est pour cela qu'il invite les êtres humains à tirer profit de la vie.



A la fin de son long poème, Valéry, après avoir dressé un serment philosophique sur la mort, accepte cette dernière comme une réalité inévitable et inséparable de l'ordre de l'existence. Il parle aussi éloquemment que Khayyâm lorsqu'il dit :

Le vent se lève! . . . il faut tenter de vivre! (Valéry, 150)

En fait l'angoisse et l'appréhension de ces érudits, ne sont nullement dues à leur attitude vulgaire envers le monde, mais elle prend ses origines dans leur regard philosophique, sans pour autant que celui-ci soit forcément désespérant et pessimiste. Chanter la mort est comme célébrer la vie, estimer et apprécier l'existence brève mais précieuse de l'homme. Alors leur regard sur la mort, en apparence n'est pas une réaction virulente contre l'atrocité de la mort, mais en réalité c'est une occasion pour attirer l'attention sur l'essence de l'existence. L'accent mis sur la fugacité de la vie humaine n'est pas pour autant dû à une désillusion ou obscurantisme, mais au réalisme et à l'intelligence de ces deux poètes.

Alors le fait que Khayyâm éprouve du dépit face à la fin tragique de l'existence n'est guère imputable à ses affres de mort mais attribuable à ses réflexions philosophiques ou à son attitude agnostique. Valéry adopte la même attitude face à l'existence et ses mystères. En emboîtant le pas au poète persan, il invite l'homme à la vie et à goûter ses plaisirs. Il apprécie l'existence, en incitant l'être humain à tirer profit des bienfaits et des beautés de la nature.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres persanes

- Amin Razavi, Mehdi. *Sahbây-e kherad / Le vin de la raison*. Téhéran, Sokhan. 2005
- Etemâd, Mahmoud. *Sher-e falsafi-e khayyâm / Poésie philosophique de Khayyâm*. Téhéran, Sahar, 1983.
- Dashti, Ali (1998) *Dami bâ Khayyâm / des moments avec Khayyâm*. Téhéran, Asâtir, 1998.
- Ghanbari, Mohammad Reza (1998) *Khayyâm Nameh / Sur Khayyâm*. Téhéran, Zavvar Hedayat, Sadegh (1972) *Taranehâ- e Khayyâm / poèmes de Khayyâm*. Téhéran, Parastou
- Khayyâm, Omar (2009) *Rubaiyat de Khayyâm*. Téhéran, Gooya.

Œuvres françaises

- Bellemin Noël (1971) *Les critiques de notre temps et Valéry*. Garnier frères. Paris
- Brunel, Pierre (1988) *Dictionnaire des mythes littéraires*, Rocher. Paris.
- Brunel, Pierre (1992) *Mythocritique*. Puf. Paris
- Diel, Paul (1990) *Le symbolisme dans la mythologie grecque*. Petite bibliothèque payote.
- Huet-Brichard, Marie-Cathrine (2001) *Littérature et mythologie*. Hachette. Paris.
- Jankénévitch, Vladimir (1977) *La Mort*. Paris. Flammarion.
- Jarrety, Michel (1991) *Valéry devant la littérature*. Puf. Paris.
- Marchal, Bertrand (1993) *Lire le symbolisme*. Dunod. Paris.
- Philippon, Michel (1993) *Une poétique en poèmes*. Bordeaux. Presses Universitaires.
- Valéry, Paul (1990) *Œuvres complètes*. Paris. Gallimard.